

Préface

Ce livre est un événement pour la linguistique française parce qu'il symbolise avec éclat, après *Comprendre la phonologie* de Carvalho, Nguyen et Wauquier (Carvalho et al. 2010), la persistance de l'orientation théorique de la phonologie en France dans la continuité d'une histoire scientifique cumulative. Tobias Scheer a choisi de l'intituler modestement *Précis*, ce qui renvoie traditionnellement à un manuel synthétisant de façon pédagogique l'ensemble de la recherche sur un domaine. Il est de grands *Précis* et je me souviens avec gratitude du remarquable *Précis de phonétique historique du latin* de Max Niedermann ou du *Précis de phonétique historique du français* d'Édouard Bourciez qui guidèrent mes premiers pas en linguistique historique. Celui de Tobias Scheer devrait lui aussi devenir un classique, et plus encore : l'exemple même du renouvellement du genre, car à une première partie synthétique, impersonnelle, portant sur les acquis antérieurs, s'en ajoute une seconde développant la théorisation actuelle de la structure syllabique dans laquelle s'inscrit l'auteur, et c'est leur parfaite conjonction qui fait tout le prix de ce petit chef-d'œuvre destiné prioritairement aux étudiants mais dont les chercheurs ne se passeront plus.

Il arrive fréquemment dans les grandes universités du monde que les étudiants soient introduits à l'état actuel des recherches phonologiques sans guère de recul. Souvent, pour la grande majorité d'entre eux, le structuralisme semble relever de la préhistoire de la discipline dont il n'y a pas lieu de se préoccuper sinon à titre archéologique, la phonologie générative de type *The Sound Pattern of English* (SPE, 1968) n'intéresser, elle, que les historiens, à qui l'on doit laisser aussi la théorie qui lui succéda, et la phase présente débiter dans les années 1990 avec l'adoption quasi générale de l'*Optimality Theory* (OT), aujourd'hui en passe, d'ailleurs, de subir la domination d'un empirisme sous-théorique à diffusion croissante. L'impératif cumulatif, si fortement souligné par les maîtres d'autrefois, paraît bien lointain. Que la science soit additive, certes, mais cumulative, n'est-ce pas trop demander ?

L'histoire de la phonologie présente là un beau cas d'école. Apparue comme discipline scientifique avec les néogrammairiens à la fin du XIX^e siècle, elle a longtemps présenté une avancée rigoureuse, chaque évolution conservant – même sans le dire – la mémoire des acquis de l'étape précédente, dont le dépassement se faisait au profit d'une proposition scientifique permettant de rendre compte de faits qui n'avaient pas été traités de façon satisfaisante jusque-là. Après les néogrammairiens, vinrent le structuralisme saussuro-pragoïse et le structuralisme américain, puis la phonologie générative sous la forme standard de *SPE*, enfin la phonologie autosegmentale, impulsée en 1974 par John Goldsmith (Goldsmith 1974) et qui atteint sa forme classique dans les années 1980, avant d'être oubliée en chemin au milieu des années 1990 par la majorité des chercheurs se bousculant à l'envi pour se placer sous le pavillon de l'*Optimality Theory* dès son apparition – sans pourtant que ses promoteurs aient pris soin de prendre en défaut la théorie précédente. Les structuralistes, solidement appuyés sur le célèbre *Cours de linguistique générale (CLG)*, avaient pris la peine de montrer les avantages de leur théorisation sur celle de leurs prédécesseurs; le jeune Chomsky, négatif en diable à l'égard des post-bloomfieldiens, faisait mine de n'en retenir rien mais, sous les apparences de la rupture, il confirmait *de facto* les aspects les plus novateurs de Bloomfield, Harris et encore Jakobson, en poussant beaucoup plus loin l'abstraction et en posant des dérivations ordonnées qui lui permettaient de développer leurs intuitions morphophonologiques; les autosegmentalistes, enfin, sont partis de l'incapacité de la théorie unilinéaire de *SPE* à rendre compte de façon satisfaisante des phénomènes essentiels de la prosodie : syllabe, accent et tons, et Goldsmith a su reconnaître en Charles Hockett le véritable inventeur des représentations multilinéaires, cumul à distance qui n'en est pas moins essentiel. Mais les tenants de la théorie de l'optimalité semblent avoir développé un système computationnel de contraintes indépendamment de tout souci représentationnel; sans prendre parti pour ou contre les représentations autosegmentales, ils les ont utilisées au tout début, de façon illustrative, pour s'en passer majoritairement assez vite, sans donner de raison théorique à ce délaissement, quelques chercheurs continuant d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui à prouver que cette théorie est parfaitement compatible avec une dimension représentationnelle. L'empirisme statistique qui la menace sérieusement désormais n'a pas, lui, vocation à se poser la question des représentations.

Pourtant l'autosegmentalité a fait faire un progrès si décisif aux représentations phonologiques qu'il est paradoxal de les ignorer pour en revenir aux suites unilinéaires de phonèmes comme c'est le cas aujourd'hui dans la plupart des tra-

vaux. D'autant que rien dans les développements récents n'a affaibli les arguments de Stephen Anderson, dans son grand livre publié précisément au milieu des années 1980, *Phonology in the Twentieth Century : Theory of Rules and Theory of Representations* (Anderson 1985), selon lequel toute phonologie a besoin de combiner computation et représentation. Mais peut-on transmettre la pratique d'acquis majeurs d'une discipline alors même qu'ils sont largement tombés en désuétude, sans avoir été en rien falsifiés mais seulement « passés de mode » ? Ce *Précis de structure syllabique* manifeste qu'en Europe, et particulièrement en France, résiste, contre vents et marées, une forme de phonologie dotée de mémoire intellectuelle, qui persiste dans la vigilance théorique et ne renonce rien.

Auteur d'une magistrale *Lateral Theory of Phonology* en deux gros volumes (Scheer 2004a, 2012a), où il développe systématiquement la *CVCV Theory* initiée par Jean Lowenstamm, prolongement présent de la *Government Phonology* proposée il y a une trentaine d'années par Kaye, Lowenstamm et Vergnaud, Tobias Scheer se devait de la rendre accessible aux étudiants sous la forme d'un manuel, dont le besoin était évident. Et c'est bien le programme que remplit, excellemment, la deuxième partie de ce *Précis de structure syllabique*. Mais, contrairement aux habitudes en vigueur, l'auteur a pris soin de la faire précéder d'un autre manuel, introduisant à la théorie phonologique représentationnelle classique et assumant l'ambition de donner aux étudiants un accès direct aux racines des recherches actuelles, avant de leur ouvrir des perspectives dans la continuité de ce regard en arrière.

La syllabe est longtemps restée la Belle endormie de la théorie phonologique. Non qu'elle ait été oubliée des phonologues de la première moitié du xx^e siècle, qu'il s'agisse de Kuryłowicz, de Pike ou de Hockett, qui savaient en analyser la structure et y recourir à l'occasion, mais elle restait très incomplètement théorisée et son rôle largement sous-estimé. La pire période à cet égard fut celle de la phonologie générative standard, et ce n'est qu'avec l'autosegmentalisme que la question de la structure syllabique devint un enjeu central de la discipline. Avec sa pluralité de lignes d'autosegments, avec la possibilité du flottement pour les autosegments de chaque ligne et surtout avec l'innovation majeure consistant à poser un squelette de positions pures, la théorie autosegmentale classique, telle qu'enrichie notamment par Halle et Vergnaud, Lowenstamm et quelques autres, permet de doter la phonologie d'une théorie des positions inséparable d'une théorie de la syllabe, sans lesquelles on est désarmé pour traiter nombre de phénomènes. La phonologie de gouvernement et sa fille légitime, la théorie CVCV, s'inscrivent dans la suite de ces recherches décisives.

L'histoire de la discipline est partie prenante de la discipline, elle est même la seule façon efficace de « montrer au linguiste ce qu'il fait », selon le souhait fameux de Ferdinand de Saussure. Mais le propos de Tobias Scheer dans la première partie de ce manuel, « La structure syllabique autosegmentale des années 1980 », n'est aucunement d'écrire un chapitre d'histoire. Il s'agit plutôt de plonger le lecteur au cœur du dispositif théorique des années 1980, point de stabilisation de la phonologie autosegmentale, pour qu'il l'appréhende de l'intérieur, qu'il s'en empare comme s'il se proposait de s'y inscrire aujourd'hui. De même, la seconde partie, « Esquisse d'une théorie particulière : CVCV », se présente de façon à être immédiatement utilisable dans une pratique. D'autant qu'en supplément pédagogique une troisième partie, de même dimension que chacune des deux premières, propose au lecteur des outils de travail d'une richesse inhabituelle, avec un glossaire, un index et une bibliographie tendant à l'exhaustivité, sans compter l'apparat critique d'une incroyable précision courant tout au long du texte.

De sorte que ce *Précis de structure syllabique* doit se concevoir comme le déploiement complet du chapitre « Syllabe » d'un manuel d'introduction, à ceci près que l'auteur visant en priorité un public francophone prend majoritairement ses exemples dans le français et, laissant le soin aux travaux concurrents de se présenter eux-mêmes, se limite strictement à la théorie autosegmentale dans son état classique et à la théorie CVCV dans son état présent. Le lecteur a en main toutes les pièces pour mesurer le chemin accompli de l'une à l'autre, et l'apport considérable que constitue la prise en compte théorisée des relations latérales entre unités. À lui s'il en a le désir, muni de ce précieux vade-mecum, de poursuivre la route.

Pierre Encrevé